

Séance du 31 janvier 2022

## Centenaire de la mort du Cardinal de Cabrières

Thierry LAVABRE-BERTRAND

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

---

### MOTS-CLÉS

Cardinal de Cabrières, Diocèse de Montpellier, Histoire de l'Église de France, Séparation de l'Église et de l'État, Pie IX, Léon XIII, Pie X.

### RÉSUMÉ

Né en 1830 dans une famille légitimiste de Nîmes, Anatole de Cabrières se forme avec le P. d'Alzon. Les monarchistes nîmois le font nommer évêque de Montpellier en 1873. Son épiscopat d'un demi-siècle est marqué par une grande proximité avec ses diocésains qui culmine lors de la révolte des vigneron en 1907. Il déploie son activité dans la France entière, au contact de nombreux milieux sans cacher ses convictions monarchistes et est un opposant farouche à la politique anticléricale de la III<sup>e</sup> République, jouant un rôle important dans les suites de la loi de 1905. Très proche du pape Pie X, il est élevé au cardinalat en 1911 et devient un ardent défenseur de l'Union sacrée. Il incarne une Tradition vivante, avec un sens éminent du contact et sait tirer de son traditionalisme des vues nouvelles, notamment quant à la liberté de l'Église après la Séparation.

---

Le 21 décembre 1921 mourait dans sa 92<sup>ème</sup> année en son palais épiscopal de Montpellier François Marie Anatole de Rovérié de Cabrières, évêque de Montpellier, Béziers, Lodève, Agde et Saint-Pons-de-Thomières, cardinal-prêtre de la Sainte Église Romaine du titre de Sainte Marie de la Victoire, à quelques jours de ses 48 ans d'épiscopat. L'émotion est immense et des louanges unanimes célèbrent la mémoire de celui qui, pourtant, s'était clairement affiché jusqu'au bout comme un « Blanc du Midi ». Le personnage restera présent dans la mémoire méridonale jusque dans les années 1970, avec ce paradoxe, finalement assez logique, d'une image collective largement positive, mais d'une gêne certaine de ses successeurs à l'égard d'un souvenir quelque peu encombrant, voire compromettant : Gérard Cholvy rappelle avec malice au début de sa biographie<sup>1</sup> que lorsque le chanoine Bruyère demanda à l'évêque de Montpellier de

---

<sup>1</sup> Il existe deux vraies biographies du Cardinal de Cabrières : celle du chanoine Marcel Bruyère, *Le Cardinal de Cabrières*, Paris, éditions du Cèdre, 1956, et celle de Gérard Cholvy, *Le Cardinal de Cabrières (1830-1921), un siècle d'histoire de la France*, Paris, Cerf, 2007. Elles sont de style bien différent, la première tout à fait dans le ton de la littérature ecclésiastique de l'époque, très événementielle, basée sur le dépouillement d'innombrables documents publics et de correspondances privées, mais de valeur historique indiscutable, la seconde écrite par un universitaire reconnu et selon tous les canons de la science historique, bénéficiant en outre d'une documentation archivistique supplémentaire. On peut citer deux ouvrages hagiographiques, Mgr G. de Llobet, *Le Cardinal de Cabrières*, Paris, Bonne Presse, 1944 et M. Puget, *Vie*

l'époque, Mgr Duperray (1889-1957), l'accès aux archives diocésaines, celui-ci lui fut sèchement refusé car « cela rouvrirait des querelles et risquerait de troubler la paix des catholiques<sup>2</sup>... ». Peut-on dans ces conditions écrire une biographie sereine ? G. Cholvy, lui-même, évoque dès la dédicace de son ouvrage des liens familiaux le rattachant au Cardinal. D'un autre côté, une plume « étrangère » ne passerait-elle pas à côté du lien très fort noué entre l'évêque et son diocèse, lien qui fait partie de la vérité historique ? Il n'est pas sans intérêt, semble-t-il, de tenter à nouveau un regard sur l'homme au terme de ces cent ans, *tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change*, en assumant consciemment, nous l'espérons tous, les biais de l'exercice.

## 1. Un Blanc du Midi

François Marie Anatole de Rovérié de Cabrières<sup>3</sup> naît à Beaucaire le 30 août 1830. Pourquoi Beaucaire ? C'est déjà tout un symbole. Nous sommes dans les jours qui suivent la chute de Charles X. Le père du nouveau-né, le marquis Eugène de Cabrières, pourtant domicilié à Nîmes, a préféré quitter la ville par peur des troubles, et pensait amener sa femme accoucher dans sa famille en Isère. Par nécessité, la naissance a lieu en route, chez Me Eyssette, notaire, au 42 de la rue Basse (aujourd'hui Ledru-Rollin). L'enfant est baptisé le lendemain en l'église N.D. des Pommiers, avec pour parrain son frère aîné Artus (1818-1903). L'enfant est le quatrième et dernier enfant du couple. Outre Artus<sup>4</sup>, l'ont précédé Humbert (1820-1901) et Raymond (1821-1886).

Les Rovérié sont une vieille famille nîmoise. La première mention remonte au XII<sup>e</sup> siècle, mais une filiation continue ne peut s'établir qu'à partir du XV<sup>e</sup> avec surtout des hommes de loi. Gabriel Rovérié acquiert en 1511 la seigneurie de Cabrières, près de Nîmes, et le patronyme de Cabrières seul devient dès lors le plus usité, le titre de marquis porté depuis 1770 environ n'étant qu'un titre de courtoisie (Fig.1). Une légende voulait que les Rovérié fussent apparentés à l'illustre famille des della Rovere qui donna deux papes à l'Église : Sixte IV (1414-1484) et Jules II (1443-1513). Bien qu'aucune preuve n'existe, il est curieux de constater que les armoiries des deux familles sont identiques, *d'azur au chêne arraché d'or et englanté de même*.



Fig.1 : Le château de Cabrières  
via Wiki commons

Ces mêmes armes figurent sur plusieurs monuments montpelliérains datant de l'épiscopat du Cardinal, et notamment en plusieurs endroits de la cathédrale St Pierre.

---

*pittoresque et valeureuse d'un cardinal, Anatole de Cabrières (1830-1921)*, Paris Clovis, 2008. Pour des compléments bibliographiques voir G. Cholvy, *op.cit.*

<sup>2</sup> G. Cholvy, *op.cit.*, p. 11.

<sup>3</sup> L'acte de baptême porte Marie François Anatole de Cabrières. Anatole prévaudra, le prénom usuel étant le dernier, selon l'usage en vigueur jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle dans nombre de familles.

<sup>4</sup> Artus aura un fils Antoine Marie Artus, né en 1851 qui épousera Louise d'Espous dont il aura notamment une fille, Renée, qui épousera Frédéric Sabatier d'Espeyran (1880-1965), frère aîné de Pierre Sabatier d'Espeyran (1892-1989).

La famille de Rovérié est catholique et sera partie des troubles religieux du XVI<sup>e</sup> siècle. Son ancrage politique sera de même ardemment légitimiste à travers la Révolution, l'Empire et la Restauration. Au 9 Thermidor, tous les hommes de la famille sont en prison, un grand-père a été guillotiné. Vingt ans plus tard, lors de la Terreur blanche, le marquis Eugène de Cabrières (1788-1874), père du Cardinal, sera impliqué, à tort semble-t-il, dans les troubles de 1815, ce qui l'empêchera d'être nommé maire de Nîmes. On a donc là typiquement une famille de blancs du Midi, chez qui appartenance politique et religieuse se répondent étroitement, sans qu'il y ait pour autant une ferveur religieuse débordante, et où le ton général reste assez gallican : le marquis de Cabrières va à l'Église pour l'exemple, mais ne s'approchera des sacrements qu'à la fin de sa vie<sup>5</sup>.

Du côté maternel, l'ascendance appartient au Dauphiné : Yvonne du Vivier de Fay-Solignac (1794-1877) descendait d'une vieille famille de la province, résidant au château de Cuirieu près de la Tour-du-Pin et héritera du château de Veauune, qu'elle devra vendre en 1826 pour rétablir les finances des Cabrières, mais qui tient une place importante dans l'imaginaire familial<sup>6</sup>.

Alors que les jeunes Cabrières avaient bénéficié d'un précepteur à domicile

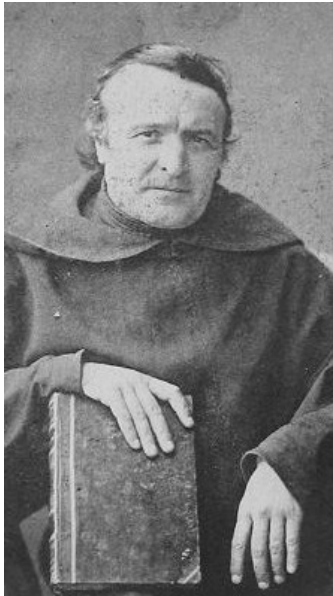


Fig. 2 : Le P. d'Alzon  
via Wiki commons

jusqu'en 1838, le jeune Anatole est mis au Collège de l'Assomption à partir de 1839. Il venait de rencontrer celui qu'il avait choisi comme directeur spirituel et qui va avoir sur sa vie une influence absolument décisive : l'abbé Emmanuel d'Alzon (1810-1880). Il faut s'attarder quelque peu sur le personnage (Fig.2). Né d'une famille de petite noblesse du Vigan, élevé notamment au château de Lavagnac près de Montagnac, il entre au séminaire de Montpellier en 1832, est ordonné prêtre à Rome en 1834 et se fait incardiner dans le diocèse de Nîmes, où il devient presque immédiatement vicaire général et le restera quarante-quatre ans. Nature ardente, il s'est lié à Lamennais et déborde de zèle apostolique. Il comprend que la question cruciale est celle de la transmission et plus précisément l'enseignement et la presse. Il est dans la filiation des « Blancs du midi », mais dans une perspective radicalement renversée. Le diptyque Dieu et le Roi est souvent compris dans ce milieu comme le Roi d'abord, et Dieu finalement à son service. Il s'agit au contraire de mettre Dieu en premier, même si le Roi garantit la meilleure organisation de la société. Le P. d'Alzon s'insère donc dans ce mouvement catholique de la Restauration, tel qu'il se regroupe autour de

Lamennais, du moins du Lamennais première manière qui s'était fait le champion de la Tradition avec son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, mais qui va vite s'éloigner de l'Église et s'écarter de ses disciples. Ce catholicisme, très éloigné du rigorisme janséniste du siècle précédent, est devenu en réaction au gallicanisme traditionnel en France de nuance ultramontaine prononcée. Il est aussi proche du romantisme débutant, du *Génie du christianisme* de Chateaubriand au poème *Louis XVII*

<sup>5</sup> Sur les Blancs du midi voir notamment G. Cholvy, Les Blancs du Midi, *Bull. de l'Acad. des Sc. et Lettres de Montpellier*, 2014, 44, 13-20.

<sup>6</sup> Voir notamment l'ouvrage de souvenirs familiaux que rédigera Mgr de Cabrières, *Cabrières et Veauune, livre de famille*, Paris, Plon, 1917.

d'un certain... Victor Hugo (1822)<sup>7</sup>. Tout ceci tend à relativiser l'abord politique, ce qui, couplé à la haine qu'inspire Louis-Philippe aux légitimistes, les poussera assez facilement bien que transitoirement vers la république en 1848 avant de les faire évoluer, au gré des déceptions successives, d'une conception politique vers une conception mystique de la monarchie légitime. Symétriquement, les soubresauts de l'unité italienne et l'implacable érosion des États pontificaux vont ramener la religion vers la politique : le diocèse de Nîmes sera l'un des grands recruteurs pour les zouaves pontificaux qui partent défendre le « pape-roi ». Ainsi se noue une nouvelle alliance entre le trône et l'autel, bien différente de la première.

C'est dans ce contexte que se déploie l'intense activité du P. d'Alzon. Il fonde en 1845 les Augustins de l'Assomption, congrégation vouée à l'éducation et la diffusion des idées (avec en 1873 *Le Pèlerin* puis, en 1883, *La Croix*) et la congrégation-sœur des Oblates de l'Assomption. Il s'implique beaucoup dans la gestion des œuvres d'enseignement et reprend le Collège de l'Assomption de Nîmes en 1844, où se pressent les enfants de la bonne société. C'est là qu'il va suivre la formation du jeune Anatole. Celui-ci se montre un élève doué, pieux et discipliné, dont la spiritualité se laissera façonner par celle de cet apôtre. Il ne cessera de dire qu'il lui doit tout. À l'heure des choix, la décision d'entrer au séminaire semble avoir été réfléchie mais évidente. Anatole de Cabrières entre au séminaire d'Issy et est ordonné prêtre par Mgr Cart (1799-1855), évêque de Nîmes, le 25 septembre 1853 dans la chapelle de l'évêché, actuel Musée du Vieux-Nîmes.

Que faire ? L'abbé de Cabrières, est en relation étroite avec le P. d'Alzon, remplit différentes missions de gestion des œuvres, mais les questions matérielles ne sont guère son affaire. Bien vu de son évêque, celui-ci le recommande à son successeur qui prend possession du siège de Nîmes en novembre 1855, Claude Henri Augustin Plantier (1813-1875), lequel le choisit comme secrétaire. C'est la seconde rencontre décisive. Supérieur du séminaire de Lyon, sacré évêque par le Cardinal de Bonald (1787-1870), dernier fils du philosophe, le nouvel évêque arrive imbu de gallicanisme et avec un certain éloignement de la culture locale (il publiera en 1863 un mandement condamnant la tauromachie !). Le contact du P. d'Alzon, qu'il garde comme vicaire général, le fait évoluer vers un ultramontanisme affirmé. Il sera l'un des soutiens les plus actifs de la définition de l'infaillibilité pontificale au premier concile du Vatican. La proximité affective et spirituelle du jeune prêtre et de son évêque est manifeste. Il l'accompagne jour après jour (ce qui l'amènera à assister à l'interrogatoire par Mgr Plantier de la jeune Bernadette Soubirous), partage ses lectures et ses centres d'intérêt. Nommé vicaire général honoraire en 1864, membre de l'académie de Nîmes en 1868, il est reçu ainsi que Mgr Plantier dans la confrérie des Pénitents blancs de Montpellier en 1865 sans parvenir à étendre cette institution si prisée du milieu catholique méridional au diocèse de Nîmes.

Vingt ans vont ainsi se passer dans le cercle épiscopal nîmois tout en participant activement à la vie culturelle de la ville, au fil de nombreuses publications d'histoire locale et en soulignant un intérêt majeur pour le mouvement d'Oxford et la vague de conversions de l'anglicanisme au catholicisme qui marque alors l'histoire de l'Angleterre. Connaissant bien l'anglais, l'abbé de Cabrières approfondira toute sa vie la pensée du futur Cardinal Newman (1801-1890), qui ne sera pas sans influencer sur sa propre évolution.

Parmi les personnages nîmois qui le marquent fortement, on ne peut omettre la figure du poète Jean Reboul (1796-1864)<sup>8</sup>. Bien oublié aujourd'hui, celui-ci est un représentant éminent du mouvement poétique de la Restauration tel qu'évoqué ci-dessus.

<sup>7</sup> Repris dans les *Odes et Ballades* (1826).

<sup>8</sup> Voir notamment Chanoine M. Bruyère *Un poète chrétien au XIX<sup>e</sup> siècle : Jean Reboul de Nîmes (1796-1864) ; sa vie et ses œuvres*, Paris, Champion, 1925, reprise de sa thèse de doctorat ès-lettres.

Des revers de fortune l'ayant contraint à devenir boulanger, il fait paraître en 1828 une élégie, *L'Ange et l'enfant*, qui rencontre un énorme succès dans les cercles monarchistes français. Suivront notamment des *Poésies* (1836), puis *Le dernier jour* (1839) et enfin *Les Traditionnelles* (1857). On n'imagine pas la place prise par le poète-boulangier dans l'histoire des lettres françaises à cet instant. Incarnation du dévouement du peuple à son roi, il peut fréquenter les plus grands : Chateaubriand de passage à Nîmes en 1838 tient à deviser avec le poète dans son fournil<sup>9</sup>.



Fig. 3 : Mgr de Cabrières  
jeune évêque  
via Wiki commons

Reboul meurt le 28 mai 1864, assisté par l'abbé de Cabrières. Mgr Plantier accepte que ce dernier prononce l'oraison funèbre à la cathédrale devant les corps constitués. L'abbé insiste notamment sur la fidélité politique du défunt, au grand déplaisir du préfet et à la satisfaction non dissimulée des notables légitimistes dont le baron de Larcy (1805-1882). Ceux-ci connaissent évidemment la famille de Cabrières, mais le jeune chanoine honoraire apparaît à l'évidence d'une fidélité monarchiste, d'un courage doublé d'un talent oratoire certain et d'une chaleur humaine qui en font un candidat rêvé à l'épiscopat. Ceci n'est cependant pas immédiatement envisageable en ce temps de régime concordataire, alors que Napoléon III a peine à se dépêtrer de ses attermoissements italiens. Tout va devenir possible à la chute de l'Empire, d'autant que le baron de Larcy se trouve ministre des travaux publics dans le cabinet Dufaure, puis dans le second cabinet de Broglie (novembre 1873 à mai 1874) qui compte aussi comme sous-secrétaire d'État à l'Intérieur Louis-Numa Baragnon

(1835-1892), ancien condisciple de l'abbé au Collège de l'Assomption.

Anatole de Cabrières ne montre aucune fébrilité. On lui propose Mende, mais il trouve la ville peu compatible avec sa santé fragile. Se pose la question du devenir du diocèse de Montpellier. Le siège est, pour lors, occupé par Mgr Le Courtier (1799-1885), ancien prédicateur de la cour impériale, caractère difficile qui a trouvé le moyen de se mettre à dos une bonne partie de ses ouailles, la bonne société et une fraction notable du clergé. Velléitaire, on le pousse (en le manipulant quelque peu sans que notre abbé n'y soit pour rien) à la démission qu'il envoie au pape pour aussitôt la reprendre, et sans l'envoyer au gouvernement. Pie IX accepte la démission et l'évêque écrit une lettre de récriminations à Mac-Mahon qu'il signe maladroitement « ancien évêque de Montpellier ». Le 23 décembre 1873, le Journal Officiel porte nomination de l'abbé de Cabrières à l'évêché de Montpellier en remplacement de Mgr Le Courtier dont la démission était acceptée (Fig.3). On se doute que MM. de Larcy et Baragnon avaient tout fait pour la promotion de leur protégé. Comme on pouvait s'y attendre, Pie IX ne tarde pas à accorder l'investiture canonique en consistoire le 16 janvier suivant. Il ne reste plus à Mgr de Cabrières qu'à recevoir la consécration épiscopale, ce qui est fait en la cathédrale de Nîmes, le 19 mars, des mains de Mgr Plantier, assisté de Mgr Meirieu, évêque de Grenoble et originaire du diocèse et de Mgr Mermillod, futur cardinal, évêque titulaire d'Hébron et auxiliaire de Genève, ami de son frère Humbert.

On voit ici à l'œuvre toutes les subtilités des nominations épiscopales et tout particulièrement en régime concordataire. L'abbé de Cabrières paraît totalement étranger

<sup>9</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Pléiade, T.1, p.483-484.

à ces manœuvres, dont certaines, et notamment les pressions sur son prédécesseur pour le pousser à la démission, ne sont pas moralement irréprochables, quand bien même l'état des esprits rendait impossible le statu quo. Il accepte la charge sans hésiter, considérant peut-être plus ou moins consciemment qu'il s'agissait là du parcours normal d'un cadet de famille d'ancienne noblesse...

## 2. Un demi-siècle d'épiscopat

Le nouvel évêque fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale le 25 mars 1874, avec grand afflux de foule et, comme il se doit à l'époque, concours de troupe et officiels au grand complet. Il s'y montre tel qu'il sera désormais, conjuguant noblesse naturelle, éloquence certaine et grande simplicité, n'hésitant pas à haranguer la foule en langue d'oc. Ce contact inné et chaleureux lui est spontanément retourné par ses ouailles. Lors de l'un de ses premiers déplacements, on entend les dames de la halle dire *aqueste evesque es catouli ! L'autre ero protestan*<sup>10</sup> ! Croisant un jour deux ouvriers en ville, il entend l'un murmurer à l'autre *qu'es pichot !* et l'évêque hilare de se retourner en ajoutant *E maï qu'es led !* Il faut avouer que les photographies de Mgr de Cabrières jeune ne le flattaient guère...

Le diocèse de Montpellier est à cette époque de sociologie plus complexe que celui de Nîmes, où la rivalité catholiques/protestants explique bien des choses. On note une claire opposition entre une moitié est et nord, où la pratique religieuse reste notable (schématiquement 40% de pascalisants), et une moitié sud et ouest allant jusqu'au montpelliérais largement déchristianisée (notamment la zone biterroise). C'est l'exact décalque du vote qui se confirme dans la durée : aux législatives de 1906 la droite est majoritaire au nord et à l'est et laminée à l'ouest. Au-delà de la pratique, les comportements ouvertement anticléricaux des élites est bien plus net autour de Béziers. Il y a là un reflet de l'histoire longue, qu'il s'agisse de l'adhésion au catharisme ou du fait que Béziers avait été choisi comme siège de l'évêque constitutionnel sous la Révolution.

Face à cette déchristianisation, le nouvel évêque va miser sur l'intensification des manifestations publiques du culte : inaugurations, couronnement de statues de la Vierge, pèlerinages, missions... Il compte aussi sur les confréries de pénitents si adaptés à la mentalité méridionale, les cercles de femmes catholiques... Mais il s'agit là de recettes traditionnelles, qui maintiennent la flamme des convaincus ou de ceux qui sont attachés aux traditions populaires, mais qui n'ont rien de conquérant. Il faut aussi prendre en compte les tracasseries du régime concordataire qui s'appuie sur les *Articles organiques* et l'hostilité des maires : les processions sont interdites à Béziers dès 1879 et à Montpellier en 1880. La presse n'est pas en reste : si *l'Éclair* est le journal des catholiques, *Le Petit Méridional*, anticléric, est très lu et ne ménage pas « Anatole ». Les premières grandes cérémonies publiques vont être l'inauguration du transept et du chœur de la cathédrale en 1875, ce qui en double la superficie, la resacralisation de la cathédrale de Maguelone, la même année, à la demande de la famille Fabrège<sup>11</sup>. On ne compte pas les innombrables messes solennelles et de requiem pour les événements qui marquent la vie du diocèse, de la France et de l'Église au long de l'épiscopat.

<sup>10</sup> « Cet évêque est catholique. L'autre était protestant » et « qu'il est petit...et en plus qu'il est laid »

<sup>11</sup> Voir G. Cholvy : Frédéric Fabrège (1842-19015). De Montpellier à Maguelone. *Bull. de l'Acad. des Sc. et Lettres de Montpellier*, 2016, 46, 377-395.



Fig. 4 : Jubilé paroissial de  
Saussan, 1905  
Coll. de l'auteur

L'évêque se montre assidu à ses devoirs : visites pastorales, retraites et jubilé sacerdotal (Fig. 4), mandements, supervision de la Semaine religieuse qui choisit et commente les informations à diffuser. Les rapports avec son clergé sont bons, de même qu'est finalement pacifique la gestion des nominations et déplacements, qui se font en concertation avec une préfecture pourtant hostile, du moins jusqu'en 1905, date de la Séparation.

Montpellier est une ville de vieille tradition universitaire : il était tout naturel que des rapports étroits se nouent avec le corps professoral. Des liens particuliers unissent

notamment Mgr de Cabrières et le professeur Joseph Grasset (1849-1918), celui-ci étant l'ardent défenseur d'une médecine respectueuse de la religion, d'un vitalisme spiritualiste cher à l'École et dont le rayonnement va très au-delà de la région<sup>12</sup>. Le prélat est un acteur important des fêtes du VI<sup>e</sup> centenaire de l'université (1890) et sa participation à la célébration solennelle du VII<sup>e</sup> centenaire de la Faculté de médecine (1921) sera quasiment sa dernière apparition publique. Il tient à chaque fois à convier le monde universitaire, juste avant, à une messe solennelle en sa cathédrale pour bien marquer la part que l'Église et lui-même à titre personnel entendent prendre aux réjouissances. Il cherchera, par ailleurs, à stimuler la recherche au sein de son clergé, avec notamment la figure de l'abbé Julien Rouquette (1871-1927) qui publiera, entre bien d'autres travaux historiques consacrés au diocèse, un *Cartulaire de Maguelone*, et comment ne pas citer la proximité spirituelle et intellectuelle qu'il témoignera envers Louise Guiraud (1860-1918). Il est en relation avec nombre d'érudits, dont le cardinal J.B. Pitra (1812-1889), ancien moine de Solesmes<sup>13</sup>.

La déchristianisation d'une grande portion de la population du diocèse touche bien sûr une part notable de l'élite anticléricale, mais aussi très largement le monde ouvrier et, dans l'ouest du département le monde agricole. Mgr de Cabrières semble avoir gardé une vision très traditionnelle des rapports patron-ouvrier, et ne s'implique pas fortement dans le mouvement du catholicisme social qui naît pourtant dans les milieux légitimistes. Instructifs à cet égard sont les rapports entretenus avec les patrons de la manufacture de Villeneuve, la famille Maistre, qui gouverne l'entreprise dans une tradition très paternaliste<sup>14</sup>. Mgr de Cabrières s'entremet à la demande des ouvriers pour faire décorer le patron par le pape.

La présence sociale de l'évêque de Montpellier va pourtant s'illustrer dans ce qui va devenir son principal titre de gloire dans la mémoire collective : le mouvement viticole de 1907. Une grève fiscale commence à Baixas en février, dans un contexte de mévente, de fraude et d'importation massive de vins d'Algérie. La figure de Marcelin Albert commence à émerger et en mars se met en place le comité d'Argelliers. Les manifestations se succèdent, avec un nombre de participants croissant de façon

<sup>12</sup> J. Segondy, Une noble amitié : Le Cardinal de Cabrières et le Professeur Grasset ; atmosphère amicale entre l'Église et l'Université, *Monspeliensis Hippocrates*, 1968, n°41, 21-29.

<sup>13</sup> C'est à tort que G. Cholvy indique dans sa biographie (p. 175 et 481) que Mgr de Cabrières célébra les obsèques du cardinal à Nîmes en 1886. C'est en fait de la sœur du cardinal qu'il s'agit. Le cardinal Pitra mourut à Rome en 1889.

<sup>14</sup> J. Sagnes, Villeneuve, un cas particulier dans l'histoire économique et sociale de l'Hérault. *Études héraultaises*, 1984, n°1-2, 21-27.

exponentielle : Narbonne le 5 mai, Béziers le 12, Perpignan le 19, Carcassonne le 26, Nîmes le 2 juin, et enfin Montpellier le 9 juin. On compte au moins 600 000 personnes dans la ville, soutenues par tous les bords politiques. C'est alors que Mgr de Cabrières fait ouvrir cathédrale et églises de la ville le 8 juin pour permettre aux manifestants de passer la nuit, alors que les autres bâtiments publics ont été refusés par la préfecture. Les choses ont été encadrées : le Saint Sacrement a été retiré, le clergé est présent pour que rien d'indécent ne survienne. Tout se passe pour le mieux. Tout est remis en ordre le matin. Le préfet se donne le ridicule de missionner des fonctionnaires pour vérifier que rien n'a été dégradé dans ces biens appartenant à l'État et à la commune, mis indûment à la disposition des manifestants ! L'évêque adresse le 22 juin un appel public pour demander la fin des divisions. Quelques voix essaient bien d'insinuer que le prélat a profité d'une belle occasion pour s'opposer à peu de frais au gouvernement. C'est cependant un concert de louange sur tout l'éventail politique et même le *Petit Méridional* encense celui qui apparaît dans son rôle antique de *Defensor civitatis*. Voilà bien en effet, semble-t-il, l'état d'esprit de Mgr de Cabrières lui-même : il ne cherche pas à tirer un profit politique ni médiatique, mais il lui semble tout naturel d'être le père de tous dans l'épreuve, alors que la masse des manifestants est et restera loin de l'Église.

L'abbé de Cabrières avait été nommé évêque lors d'une « fenêtre de tir » de quelques semaines sous la présidence de Mac-Mahon et alors même qu'il avait fallu convaincre le ministère, pourtant très à droite, que ce légitimiste assumé et militant ne causerait pas de problème politique par son intransigeance, à défaut de pouvoir être un agent électoral efficace. Les premières années d'épiscopat témoignent d'une ingérence politique sans complexe du jeune évêque, notamment dans le soutien aux candidats de droite lors des élections de 1877 faisant suite à la crise du 16 mai. La descente dans l'arène va se faire de plus en plus discrète sans que l'évêque fasse jusqu'à sa mort le moindre mystère de la stabilité de ses opinions politiques. Il est ostensiblement en vacances à Cabrières tous les 14 juillet, et ne manque jamais de célébrer en sa cathédrale la messe de Requiem pour Louis XVI tous les 21 janvier. Il préside à la cathédrale le service funèbre à la mort du comte de Chambord en 1883, auquel assistent cinq mille personnes. Bien que légitimiste, il accepte ensuite sans réticence les prétentions des Orléans, ce qui marque bien l'imprégnation nationaliste du milieu monarchiste, jugeant sans discussion impensable de reconnaître un héritier espagnol. Il est en lien épistolaire régulier avec les prétendants successifs, reçoit à plusieurs reprises les membres de la famille, doit refuser *in extremis* par prudence diplomatique un voyage en Angleterre pour aller bénir le mariage de la sœur du duc d'Orléans, en 1907. En novembre 1919, il reçoit à l'évêché la duchesse de Guise, accompagnée de son fils, le jeune Henri (1908-1999), auquel il prédit qu'il aura à porter les espoirs des monarchistes, alors que vivent encore deux princes placés avant son père et en âge d'avoir des enfants. Le futur comte de Paris en est resté très impressionné, comme il le raconte dans ses *Mémoires d'exil et de combat* (1979).

Ce monarchisme affiché va se trouver confronté aux choix politiques de Léon XIII. Sur l'incitation de celui-ci, le cardinal Lavigerie porte le 18 novembre 1890 le fameux toast d'Alger à la République. La position du pape devient de plus en plus nette jusqu'à l'encyclique *Au milieu des sollicitudes* du 16 février 1892 qui demande aux catholiques français d'adhérer à la République. Le retard mis par l'évêque à publier l'encyclique dans son diocèse, comme la rédaction d'une lettre collective qu'il fait avaliser par les évêques de la province ecclésiastique en disent long sur ses réserves. Il donne de l'encyclique une lecture minimaliste, laissant pleine liberté à chacun de garder ses préférences, certainement en retrait de ce que souhaitait le pape. Celui-ci cependant ne se dévoile pas trop, sinon par des signes indirects, tel l'élévation au cardinalat en 1893 de Mgr Bourret (1827-1896), évêque de Rodez lui paraissant plus ouvert. Comme on sait, les ressorts de l'attitude du pape étaient complexes et assez contradictoires : aider à



la formation d'un parti catholique, désarmer l'hostilité des anticléricaux et incliner la diplomatie française vers un règlement de la question romaine. Le Ralliement sera un sanglant échec, comme le reconnaîtra Léon XIII sur son lit de mort. Il entravera cependant le mouvement monarchique, qui va penser très vite trouver son salut dans l'Action française et la pensée de Charles Maurras (1868-1952). Mgr de Cabrières ne ménagera pas son soutien public au mouvement, il ira parler à l'Institut d'Action française, il recevra souvent Charles Maurras à l'évêché. Les attaques en cour de Rome ne manquent pas pour contrer le mouvement, son entrisme et l'agnosticisme de son chef. Le nouveau pape, Pie X, répugne à la condamnation d'un allié si précieux (*damnable sed non damnandus*, il est condamnable mais ne doit pas être condamné, dira-t-il synthétiquement). Mgr de Cabrières appuie fortement en ce sens auprès du pape et de son secrétaire d'État, le Cardinal Merry del Val (1865-1930). On sait la condamnation du mouvement par Pie XI en 1926. S'ensuivent, et notamment à Montpellier, cinq ans après la mort du cardinal, des mesures sévères à l'initiative de son successeur Mgr Mignen (1875-1939) : refus de sépulture religieuse pour les dirigeants locaux, tentative avortée de torpillage de l'*Éclair*... Beaucoup ne manquent pas d'opposer l'attitude du Cardinal à celle de son successeur. Qu'aurait fait alors le Cardinal de Cabrières ? On peut imaginer qu'il aurait usé de son crédit à Rome pour atténuer la rigueur de la condamnation et surtout pour en faire expliciter les raisons, qu'il aurait pesé sur Maurras et ses amis pour que soit évitée toute violence verbale et écrite, qu'il aurait adouci sans doute autant qu'il l'aurait pu les sanctions disciplinaires inévitables, loin de la brutalité inutile et maladroite manifestée par son successeur.

Ces liens avec l'Action française ne doivent pas faire éluder la position de notre évêque vis-à-vis de l'antisémitisme<sup>15</sup>, qui était, on le sait, un des piliers de la doctrine maurrassienne, antisémitisme d'État et non antisémitisme de race, lié au rejet simultané du protestantisme et de la franc-maçonnerie. On a, hélas, bien vu par la suite à quel point l'un pouvait mener à l'autre, débouchant inéluctablement sur une violence faite à des hommes pour ce qu'ils étaient et non pour leurs actes, laissant une tache indélébile sur ceux qui l'ont défendu. Le sujet appelle la nuance, car l'époque, y compris dans l'Église, est tout imbibée de préjugés antisémites. Il n'y a pas de manifestation bruyante d'antisémitisme de la part de l'évêque. Il y a cependant indiscutablement la lettre qu'il adresse en 1910 à Jacques Rocafort (1860-1939) pour servir de préface au livre *Mes campagnes catholiques*, recueil s'en prenant avec violence aux Juifs et aux protestants. C'est à première vue un document indiscutable. Il faut cependant y aller voir de plus près. Sous les louanges perce la critique et une nette prise de distance : « bien que votre livre s'ouvre par des jugements sévères sur la conduite des Juifs et des protestants, ne soyez pas surpris qu'un évêque français veuille demeurer « aveugle » vis-à-vis des intrigues et des complots que vous peignez d'un pinceau si large et si coloré [...]. (Les chefs de l'Église romaine) veulent obstinément espérer que, dans l'hostilité si persévérante qu'on montre et à eux et à leur foi, il y a moins de méchanceté que d'ignorance. Nul parmi nous ne veut « achever de briser le roseau rompu », nul ne veut « éteindre la mèche encore fumante » et qui peut se rallumer<sup>16</sup> ». On voit la nuance du propos. Il ne s'agit pas de haïr Juifs et protestants ensemble, mais de rester serein devant des gens qui nous haïssent et qui pourraient revenir à de meilleurs sentiments. Certes, notre évêque ne va pas jusqu'à se demander s'il n'y aurait pas quelque raison imputable

<sup>15</sup> Voir notamment l'évocation de cette question par S. Aufrière, Discours de réception, Éloge du Professeur Gérard Cholvy (1932-2017) *Bull. de l'Acad. des Sc. et Lettres de Montpellier*, 2020, 50, 349-364.

<sup>16</sup> J. Rocafort, *Mes campagnes catholiques, 1900-1910*, Lethiellieux, 1910, p. VIII-IX.

aux catholiques à la haine alléguée. Il reste qu'on est loin d'un véritable antisémitisme. On peut d'ailleurs souligner la difficulté de la question : le P. Léon Dehon (1843-1925), l'un des principaux adversaires de Maurras auprès des congrégations romaines, verra en 2005 sa béatification suspendue... en raison d'écrits à tonalité antisémite. Voilà qui ne manque pas de sel et doit laisser place à toute la complexité d'une analyse contextualisée.

La question monarchique s'insère naturellement dans celle plus vaste de l'anticléricalisme qui va dominer la vie politique française quasiment durant toute la durée de cet épiscopat. Dès que les républicains deviennent maîtres des rouages de l'État à la démission de Mac-Mahon en 1879, le mot d'ordre de Gambetta, « le cléricalisme, voilà l'ennemi », va fédérer les majorités jusqu'à la Grande Guerre sans discontinuer. On comprend que Mgr de Cabrières s'y soit énergiquement opposé sans faiblir. Il serait fastidieux d'énumérer tous les mandements, protestations et actes divers qu'il va multiplier. Il se verra poursuivre comme d'abus, suspendre son traitement vite compensé par une souscription publique sans que bien sûr cela ne modifie en rien son attitude et n'en fasse au contraire une sorte de mentor de l'épiscopat que son ancienneté ne faisait que conforter. Un épisode célèbre le met dès 1880 au premier plan (Fig.5). Apprenant, à la fin d'un office à la cathédrale, l'expulsion manu militari des jésuites et des carmes, il se rend immédiatement à la Préfecture sans se rendre compte qu'il est resté en habit de chœur, pour signifier au préfet qu'il avait encouru l'excommunication pour avoir couvert cet acte de son autorité. On imagine le peu d'effet de la démarche, mais le retentissement

Fig. 5 : Mgr de Cabrières  
excommuniant le préfet de  
l'Hérault. *L'Illustration*, 1880.  
via Wiki commons



médiatique est énorme : la presse de droite encense le prélat qui devient le symbole de la résistance de l'épiscopat, les organes anticléricaux s'étranglent devant un évêque prétendument crossé et mitré allant jouer les Torquemada devant le représentant de l'État. On connaît la suite des événements jusqu'à la loi de Séparation de 1905, qui est condamnée dans son principe par Pie X, bien qu'elle rende une certaine liberté à l'Église. L'évêque de Montpellier est des plus véhéments à soutenir le pape. La séparation pose la question de la gestion matérielle du culte : la loi avait prévu des associations cultuelles, librement formées par les fidèles, auxquelles serait concédé l'usage gratuit des églises. L'offre était tentante, puisqu'elle semblait laisser le culte se dérouler librement dans des bâtiments entretenus par l'État et les communes. Cela pouvait cependant s'apparenter à une version allégée de la Constitution civile du clergé, puisque c'étaient les seuls fidèles qui constituaient et administraient les cultuelles, la loi ignorant totalement les évêques. La Séparation rendant caduques les articles organiques, l'épiscopat français peut pour la première fois depuis cent ans se réunir en corps sans ingérence de l'État. Trois réunions ont lieu, les deux premières à l'archevêché de Paris, la dernière au château de la Muette. Il y a durant toute cette période une intense correspondance entre l'évêque de Montpellier et le cardinal Merry del Val, secrétaire d'État de Pie X. La communauté de vue est totale, chacun fournissant des arguments à l'autre et clairement dans la voie de l'intransigeance.

Mgr de Cabrières fait partie des commissions préparatoires. Il ne manque pas de prendre fortement la parole et devient aux yeux de tous le porte-parole de la minorité intransigeante. C'est que les évêques, nommés pour la plupart sous le régime concordataire, sont en majorité plus que modérés. Ils voient avec effroi la perspective de retourner célébrer le culte dans les granges, comme sous la Révolution, de se voir spolier de leur demeure, alors qu'ils n'ont déjà plus de traitement. Beaucoup penchent pour l'acceptation des cultuelles, quand de façon répétée, le pape les condamne, la dernière fois par l'encyclique *Une fois encore* parue le 6 janvier 1907, juste avant la troisième réunion qui se tient du 16 au 18 janvier. Le porte-parole de la minorité est alors visiblement la voix du pape au sein de l'épiscopat, qui ne peut qu'obéir à contrecœur pour beaucoup. Tout concourt à dramatiser la situation : le vieil évêque, doyen de l'épiscopat, monarchiste avéré, petit-fils de noble catholique guillotiné sous la Terreur, encourage ses confrères devant la persécution avec l'assurance d'un soutien sans faille du pape ! Les violences provoquées par les Inventaires au début de 1906, comme la volonté inébranlable de Pie X, font progressivement émerger l'idée d'un *modus vivendi* qui va durer tant bien que mal jusqu'à l'acceptation par Pie XI en 1924 (encyclique *Maximam gravissimamque*) de nouvelles cultuelles rebaptisées associations diocésaines, placées officiellement sous la présidence des évêques. L'intransigeance a payé. L'évêque de Montpellier en recueille une aura certaine. Beaucoup s'attendaient à une promotion cardinalice rapide. Celle-ci n'est pourtant officialisée qu'au consistoire du 27 novembre 1911. Mgr de Cabrières se voit attribuer le titre cardinalice de Sainte Marie de la Victoire (Fig.6). Lors de l'audience que lui accorde le pape, celui-ci lui dit simplement *era tempo*, il était bien temps. Pourquoi avoir tant tardé : volonté d'apaisement, prudence diplomatique... ? Le retour du nouveau *porporato* est en tout cas triomphal : ce ne sont que défilés, harangues, articles de presse. Une de ses vieilles correspondantes pourra lui dire spirituellement : « Tout le Midi crie *blanc* ! quand vous devenez rouge » !



Fig. 6 : Le Cardinal de Cabrières.  
Confrérie des Pénitents blancs,  
Montpellier.

La guerre va encore transfigurer le personnage. Oublié le pourfendeur de la République, l'opposant opiniâtre, place au chantage de l'Union sacrée. Les dernières années seront placées sous les auspices de l'unité, de la paternité bienveillante, du dépassement des luttes par le haut. Le cardinal participe au conclave de 1914, qui voit élire celui qui n'était vraisemblablement pas son préféré, Benoît XV, nettement plus libéral que son prédécesseur. Il accepte de la République cette Légion d'honneur qu'il avait hautement refusée en 1890. La vie se termine paisiblement et la fin survient sans souffrance après quelques heures d'infection respiratoire foudroyante au matin du 21 décembre 1921.

### 3. Tradition et modernité

Le personnage du Cardinal de Cabrières reste aujourd'hui l'incarnation d'un curieux paradoxe : il affiche obstinément jusqu'à sa mort un légitimisme de plus en plus anachronique et garde dans la conscience collective une image très positive auprès de

gens à mille lieues de ses idées. La réflexion de son successeur, Mgr Duperray, évoquée en tête de ce texte en paraît d'autant plus mesquine et bornée : ce n'est pas la mémoire du Cardinal qui divise les catholiques, et refuser à son sujet tout travail historique traduit en fait la terreur de la hiérarchie des années 1950, au sortir de la guerre, de laisser apercevoir la moindre aspérité entre l'Église et le monde contemporain tout en niant toute dissension à ce sujet entre catholiques. Cette cécité est grosse de tous les soubresauts qui agitent aujourd'hui encore l'Église de France après Vatican II.

Aux yeux du *Petit Méridional*, l'évêque de Montpellier incarne la Réaction. Pour nombre de ses contemporains, c'est un conservateur. Définir les termes est plein d'embûches. Pour la plupart, le réactionnaire est celui qui veut à tout prix restaurer un passé d'ailleurs mythique et en tout cas à jamais disparu, le conservateur celui qui essaie à chaque instant de trier ce qui mérite de survivre et ce qui doit être adapté aux temps nouveaux. On pourrait malicieusement dire tout autant que le réactionnaire est celui qui ne met aucune borne à sa contestation d'un ordre « progressiste » établi et le conservateur celui qui a horreur que l'on dérange ses petites habitudes... Les deux qualificatifs semblent inappropriés pour caractériser Anatole de Cabrières : il se veut le héraut de la Tradition, ce qui est bien autre chose. On ne peut le comprendre sans se pencher sur sa psychologie. C'est un grand affectif, qui s'attache profondément à ses parents et à ses maîtres, le P. d'Alzon comme Mgr Plantier. La Tradition est d'abord reçue comme un don gratuit, auquel il répond spontanément avec amour et reconnaissance. C'est aussi un être de relation facile, qui a besoin de communiquer et de se faire aimer. Dès lors, la Tradition doit être offerte et transmise, non sans avoir été longuement méditée. Tout ceci est parfaitement résumé dans la citation du Cardinal que ses confrères Pénitents blancs ont inscrite sous la croix qui orne la façade de leur chapelle : « Profitons de tout ce que les siècles écoulés nous ont transmis et faisons-en bénéficier notre temps ».

La transmission n'est pas passive, mais contrairement à ceux qui opposent vraie tradition et contingences et qui sacrifient volontiers la forme au bénéfice de l'esprit, ici forme et fond se répondent à l'image de l'être humain dont l'âme est la forme. La monarchie est cette forme politique de l'incarnation de l'éternel dans l'ici-bas, mais la leçon du P. d'Alzon a été intériorisée : ce n'est pas Dieu au service du roi, mais le roi reflète par excellence de la royauté divine. Cette conception mystique de la monarchie n'empêche pas le combat quotidien, par exemple à travers l'Action française, mais il le transcende. D'où la joie du vieux cardinal lors de la béatification par Pie X en 1909, puis la canonisation de Jeanne d'Arc par Benoît XV en 1920. Jeanne est certes la sainte de la patrie, c'est en même temps celle qui permet au roi d'être l'oint du Seigneur. Au demeurant, les convictions politiques ne sont pas sectarisme. Pour ne parler que de ses secrétaires particuliers, s'il prend par exemple pendant quelques années l'abbé de Llobet (1872-1957), qu'il sacrera plus tard évêque de Gap et qui finira archevêque d'Avignon, manquant se faire révoquer dans les années 1930 pour sa tiédeur à lutter contre l'Action française, c'est l'abbé Raffit (1890-1981) de famille plutôt démocrate-chrétienne qui l'accompagnera dans ses dernières années.

Ceci pourrait paraître bien loin des préoccupations du début du <sup>xx</sup>e siècle. Il n'en est rien. Lorsque Pie XI succède à Benoît XV, quelques semaines après la mort du cardinal, il axe avant tout son pontificat sur le règne social du Christ. L'encyclique *Quas primas* (11 décembre 1925) est à cet égard très nette : le Christ a le droit naturel de régner sur l'univers tout entier et sur l'ensemble des sociétés humaines, y compris dans leur dimension temporelle. La condamnation de l'Action française, outre ses motivations stratégiques et politiques, le redit au fond d'une autre manière, c'est au Christ de régner sur la France et sur l'Action française et non à celle-ci de régner sur l'Église.

La Tradition est intériorisation et réflexion. Significative à cet égard semble l'attrait jamais démenti du jeune abbé de Cabrières pour l'anglo-catholicisme. Il connaît les

œuvres et leurs auteurs dans leur langue, il est connu du cardinal Manning (1808-1892) dès le temps de son élévation à l'épiscopat, il semble avoir été particulièrement marqué par l'œuvre de Newman en qui il retrouve l'affectivité qui était le fond de sa personnalité. Ceci en dit long sur la nature de son traditionalisme. Tout en effet semble opposer le cheminement de Newman, qui renonce à une carrière à Oxford car sa raison lui montre dans l'Église catholique la permanence de l'Église apostolique et rejoint Rome qui le reçoit fort mal, et celui qui semble au contraire se couler parfaitement dans un moule. Et pourtant, quel héraut plus vrai de la tradition que Newman ! À son exemple d'ailleurs, Mgr de Cabrières sait extraire de la Tradition des idées anciennes enfouies et qui pourraient retrouver un intérêt certain. C'est ainsi qu'il insiste auprès de Rome pour voir revivre dans l'Église la consécration des vierges. Il ne s'agit pas là de créer un nouvel ordre féminin mais de marquer la consécration de femmes restant dans le monde et ayant une mission de prière et d'action au sein du monde. L'initiative ne sera guère suivie d'effet et ne reprendra forme qu'après Vatican II. Elle aura cependant permis la concrétisation de sa grande proximité spirituelle avec Marie Reynès-Monlaur (1866-1940), écrivain et première femme à entrer à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier en 1916, qu'il oriente vers cette voie<sup>17</sup>.

La proximité de l'abbé de Cabrières avec le poète Jean Reboul marque bien son intérêt inné pour la littérature. Ce sera l'une des passions de sa vie. Secrétaire de Mgr Plantier, ils prennent l'habitude de meubler les temps morts de voyage avec à chaque fois deux ouvrages de l'Antiquité, l'un païen, l'autre chrétien. Les livres s'entassent à l'évêché. La correspondance fourmille de discussions littéraires. L'évêque polit d'innombrables sermons, oraisons funèbres ou discours et sa réputation de prédicateur, classique dans la forme, mais original et érudit avec simplicité sur le fond, s'affirme au fil des ans. Il devient naturel de l'inviter aux quatre coins de la France. C'est à lui qu'on a recours pour prêcher à Notre-Dame lors de l'assemblée des évêques de 1906 et il fait la une de l'*Illustration* ! Le prélat aime à l'évidence ces contacts, cette pompe, cette ferveur collective. Un aperçu peut en être retrouvé dans *Trente-cinq ans d'épiscopat*<sup>18</sup>. Il était logique que se posât la question d'une candidature à l'Académie française : c'est chose faite en 1908, au fauteuil 36 précédemment occupé par le cardinal Mathieu (1839-1908). Nous avons là un bel aperçu des mœurs académiques. Mgr Mignot (1842-1918), archevêque d'Albi<sup>19</sup>, souhaite se présenter mais, pour éviter une opposition de deux évêques, on s'en remet à l'arbitrage de trois académiciens « cléricaux ». Mgr de Cabrières retenu, au grand dam de son compétiteur, tout semblait aller de soi, Mgr de Cabrières ayant été poussé par Paul Bourget et le vicomte de Vogüé rencontrés chez son frère Humbert. Patatras ! Pour éviter de donner des gages à la Réaction, la gauche académique suscite la candidature de Mgr Duchesne (1843-1922) qui a certes de plus solides titres littéraires, mais qui surtout a des accointances certaines avec le modernisme<sup>20</sup>. L'élection a lieu le 22 mai. Mgr de Cabrières la manque d'une voix et l'élection est blanche. Au scrutin suivant, Duchesne sera élu contre Mgr Baudrillard (1859-1942) qui se présente après le retrait de l'évêque de Montpellier et avec son appui.

Blanc du Midi, Mgr de Cabrières parle couramment le provençal. C'est tout naturellement qu'il l'utilise avec ses diocésains et qu'il se lie avec le Félibrige. Ami personnel de Mistral (1830-1914) qu'il tente de faire revenir à la pratique religieuse et

<sup>17</sup> J. Roux, *Marie Reynès-Monlaur: une figure catholique du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Téqui, 2006.

<sup>18</sup> *Trente cinq ans d'épiscopat*, Paris, Plon, 1909, avec une préface de Paul Bourget.

<sup>19</sup> L.-P. Sardella, *Mgr Eudoxe Irénée Mignot (1842-1918) : Un évêque français au temps du modernisme*, Paris, Cerf, 2004.

<sup>20</sup> C'est lui qui avait rebaptisé l'encyclique *Gravissimo officii munere* par laquelle Pie X condamnait les associations cultuelles *Digitus in oculo* !

qu'il ne pourra malgré sa hâte assister sur son lit de mort, il fréquente aussi Albert Arnavielle (1844-1927) et Joseph Roumanille (1818-1891).

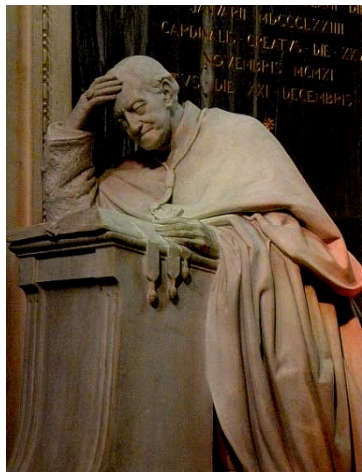


Fig. 7 : Monument du Cardinal de Cabrières, cathédrale de Montpellier  
Via Wiki commons

Souvent en voyage et tout particulièrement à Rome, et s'accordant des vacances régulières dans le château familial de Cabrières qui lui est échu en héritage, il est certain que la gestion du diocèse au quotidien est parfois un peu distante. Et ne parlons pas des finances, pour lesquelles il se comporte très traditionnellement en grand seigneur, avec des dettes non négligeables à sa mort ! Il peut compter cependant à partir de 1912 sur un auxiliaire, Mgr David (1842-1915), puis Mgr Halle (1854-1934).

Au total, on voit que la Tradition telle que la sent et la vit Mgr de Cabrières est tout autre chose qu'une répétition sectaire d'un endoctrinement de jeunesse. Elle est la vie même. Doté jusqu'à ses derniers jours d'une santé de fer, l'évêque se fait chaque jour tout à tous dans un commerce dont le charme séduit tous ceux qui l'approchent. Il est d'un bloc, mais bloc qui n'écrase pas l'autre et sait l'écouter comme il sait s'en faire écouter. Tradition vivante incarnée, c'est à partir de la Tradition même qu'il ouvre des voies nouvelles. Face au Ralliement prôné par Léon XIII, il défend l'autonomie du politique. Face aux embûches de la Séparation, c'est lui qui a la hardiesse de pousser à la liberté quoiqu'il en coûte : n'est-ce pas là être novateur, face à ceux que la prudence paralyse face à l'adversité ? Témoin et acteur engagé sur tous les fronts d'un siècle d'histoire de la France, le Cardinal de Cabrières est de ces personnages fascinants et attachants (Fig. 7) qui sont des clés nécessaires à la compréhension de leur époque et de nombre de questions toujours pendantes dans la France d'aujourd'hui.